



KALAVRITA

Théâtre de la Reine Blanche

Date Du 7 au 18 mars 2017

Récitants Philippe Campiche ; Isabelle Bouhet

Musiciens Julie Campiche : Jacques Bouduban ; Gauthier Toux

Deux récitants : un homme et une femme ; trois musiciens : deux hommes et une femme. Trois hommes et deux femmes. Cinq humains. C'est simple.

Mais raconter la barbarie de l'histoire, raconter la folie des hommes, dire l'horreur sans la montrer, porter le calvaire sans le faire peser. Ce n'est pas si simple.

Et c'est pourtant avec délicatesse et simplicité que ce quintette s'attaque au texte brûlant de Charlotte Delbo.

Kalavrita des mille Antigone

En décembre 1943, les troupes allemandes, en représaille à la mort de 81 soldats nazis, fusillent tous les hommes de Kalavrita, un village du Péloponnèse. En 1979 Charlotte Delbo, rescapée d'Auschwitz et de Ravensbrück, visite le village et en tire une nouvelle *Kalavrita des milles Antigone*. Dans cette nouvelle, elle rend hommage aux femmes de ce village qui, après avoir assisté sans rien pouvoir faire à l'exécution de leurs pères, de leurs maris et de leurs enfants, se sont acharnées, sans outils et sans savoir-faire, à la construction d'un mausolée pour enterrer les morts « comme on doit ».

Le texte, d'une efficacité redoutable, raconte les étapes de l'exécution, puis le désarroi qui la suit et enfin le lent et douloureux chemin de croix que ces femmes ont parcouru pour rendre à leurs morts une sépulture décente. Avec simplicité, il raconte *par le dedans*, comme si l'auteur était l'une de ces femmes, l'épreuve terrible de ce jour-là. A la barbarie absurde de ces hommes faits chiens qui abattent d'autres hommes, le texte oppose le courage et l'humanité indéfectible de ces femmes, qui, malgré la douleur, malgré la difficulté, se sont unies dans la tristesse pour bâtir la dernière demeure de leurs amours.

5 vivants pour 1600 morts

Le choix du quintette à ce titre est très pertinent. Je dis quintette à dessein car dans ce spectacle, musiciens et récitants jouent *ensemble*. Les partitions, musicales et littéraires, s'accordent et se succèdent, se chevauchent et s'entraînent avec une précision rare, à la mesure près. Bien souvent la musique vient suggérer ce que les mots n'osent dire ; et les mots viennent préciser ce que la musique raconte. La bienveillance qui unit tous ces interprètes, rassemblés au-delà de leur art, pour le récit et pour la pièce, est palpable dans les regards, dans l'écoute, dans la tension épidermique qui les unit.

Installé dans un dispositif tri-frontal, le public est invité à cette commémoration. La proximité avec les interprètes introduit une intimité déroutante : nous voilà plongés dans ce texte écrit à la première personne, dans l'horreur de cette scène décrite, comme si on y était. Nous voilà, à notre tour, témoin de l'absurdité humaine, sans rien pouvoir y faire.

Porter les maux

On a presque l'impression que les deux récitants sont eux-mêmes les rescapés de cette journée affreuse, tant leur interprétation est sincère. Immobiles pendant une heure, comme sidérés par l'horreur, ils racontent ce qu'on aurait voulu oublier, ou ne pas connaître. Chacun à leur façon -l'homme, Philippe Campiche, avec une sorte de distance ahurie, effaré ; et la femme, Isabelle Bouhet, plus à bras-le cœur, plus traumatisée- ils dessinent ensemble les deux visages du désarroi infini dans lequel nous plonge un texte semblable.

Cinq humains qui racontent une histoire, c'est simple ; mais faire entendre le réel, ce n'est pas si simple ; et voici que pendant une heure tout rond -une petite heure- nous parcourons les méandres de cette grande histoire vraie dont la folie nous semble imaginée. C'est une heure de frissons successifs au gré des notes, au cru des mots, toujours à l'aune des accords de la voix et de la musique. C'est une heure à vivre.

par [Sébastien Thevenet](#)